Document généré le 5 juin 2025 05:21

Cap-aux-Diamants
La revue d'histoire du Québec

Le Détroit depuis Cadillac

Marcel Bénétau

Numéro 66, été 2001

Montréal : à la découverte de l'Amérique

URI : https://id.erudit.org/iderudit/8303ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)
1923-0923 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Bénétau, M. (2001). Le Détroit depuis Cadillac. *Cap-aux-Diamants*, (66), 36–38.

Tous droits réservés © Les Éditions Cap-aux-Diamants inc., 2001

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

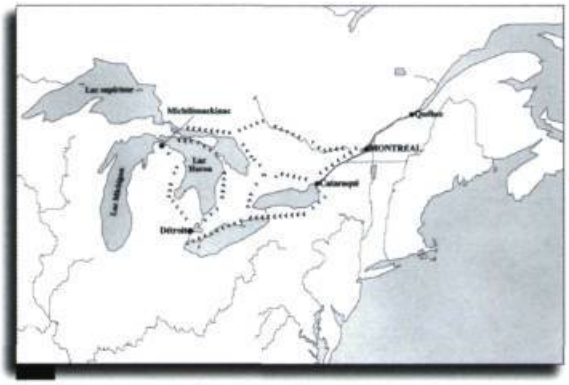
https://www.erudit.org/fr/

Le **Détroit** depuis **Cadillac**

PAR MARCEL BÉNÉTEAU

Bien que Jolliet, Marquette et La Salle aient été au Michigan à la fin du XVIIe siècle, l'époque de la Grande Paix de 1701 est plus significative pour les établissements français de cette région. Le 5 juin 1701, Cadillac quitte Montréal pour fonder Détroit.

Cet été, la ville de Détroit fête son tricentenaire. On célèbre Henry Ford, le jazz Motown, les Detroit Tigers, la prohibition, la guerre de 1812 et les racines françaises de cette grande ville américaine. Mais reste-t-il une présence française discernable dans le détroit du lac Érié? Du côté américain, dans la *Motor City* elle-même, les témoignages se font plutôt rares. Mais sur la rive sud du détroit - c'est-à-dire la rive canadienne -, la présence française est encore bien vivante 300 ans après l'arrivée de Cadillac, en 1701. Comment expliquer cette présence française et sa persistance au cœur même de l'Amérique du Nord? Un bref survol de l'histoire de Détroit et de ses environs permettra de répondre à cette question.



Conception Michèle Garceau

LES ORIGINES

Comme l'a démontré l'historienne Lina Gouger (*Cap-aux-Diamants*, n° 62, été 2000), c'est du contexte de rivalité entre la France et l'Angleterre pour le contrôle des Pays-d'en-Haut, qu'est issue, en 1701, la colonie de Détroit, au lac Érié. Il convient de noter l'importance de la Grande Paix de Montréal dans ce projet de fondation. En effet, ce traité signé par les Français, les Iroquois et une trentaine de Nations des Pays-d'en-Haut assure la stabilité nécessaire à la survivance d'un peuplement si éloigné de Québec. Parti de Montréal, Antoine Laumet dit de Lamothe de Cadillac arrive au détroit le 24 juillet, accompagné d'une centaine de civils et de militaires. Après avoir choisi un endroit élevé sur la côte nord, au point le plus étroit de la rivière, le petit contingent défriche un arpent de terre et érige, en quelques jours, le fort Pontchartrain du Détroit. Ce dernier comprend quelques habitations, un entrepôt et une chapelle dédiée à sainte Anne. Cadillac vient de poser les premiers jalons de sa grande entreprise de colonisation.

DES VISÉES AMBITIEUSES

Cadillac nourrit de grandes ambitions pour Détroit. Il envisage plus qu'un simple poste de traite ou un fort militaire, il rêve plutôt d'une véritable colonie capable de rivaliser en importance avec Montréal et Québec. Le plan de Cadillac nécessite le déménagement de plusieurs peuples autochtones autour de Détroit. Cette situation doit, en principe, faciliter la traite et mettre fin aux ambitions des Anglais et des Iroquois dans la région des Grands Lacs. En fait, la présence de Hurons, Outaouais, Poutéouatamis, Miamis, Ojibwés et Mississaugas occasionne, au contraire, d'innombrables conflits sans parler de l'administration douteuse de Cadillac, qui finit par poser de sérieux obstacles au développement de la colonie. Cadillac est envoyé en Louisiane, en 1710. Au cours des deux décennies suivant son départ, la colonie est au bord de la ruine et de l'abandon. Seule sa valeur stratégique réussit à maintenir l'intérêt des Français dans cette région.

DES PIONNIERS COURAGEUX

Les quelques familles qui choisissent de rester vivent de la traite, de la pêche, de la chasse et des timides récoltes de la terre. La situation s'améliore vers 1728, avec l'arrivée du commandant Henri-Louis Deschamps de Boishébert, qui rétablit d'abord les anciennes concessions de terres, en plus d'encourager l'établissement de nouveaux colons. En 1740, le commandant Pierre Payen de Noyan rapporte que 100 familles occupent la colonie de Détroit, dont la moitié cultive la terre. En 1749, on concède les premières terres sur la

rive sud, qui deviendra plus tard la rive canadienne. À la fin du Régime français, environ 300 familles sont établies des deux côtés du détroit.

L'ARRIVÉE DES BRITANNIQUES

Lors de la capitulation de Montréal, en septembre 1760, les postes de l'Ouest, incluant Détroit, deviennent des possessions britanniques. Le transfert de pouvoir se fait sans incident. Le nouveau commandant, Robert Rogers, renvoie les soldats français, fait désarmer la milice canadienne et impose un serment de fidélité. Mise à part l'arrivée de la nouvelle garnison, la vie suit son cours pour les habitants de Détroit. En fait, jusqu'à la fin de la guerre d'Indépendance américaine, la présence anglaise demeure de faible importance. Toutefois, il y a un changement de taille : la traite des fourrures est maintenant entre les mains des Britanniques. Cette situation a eu un effet sur les peuples amérindiens, car le manque de respect des Anglais pour leurs nouveaux partenaires fut l'une des causes directes de la rébellion de Pontiac, en 1763.

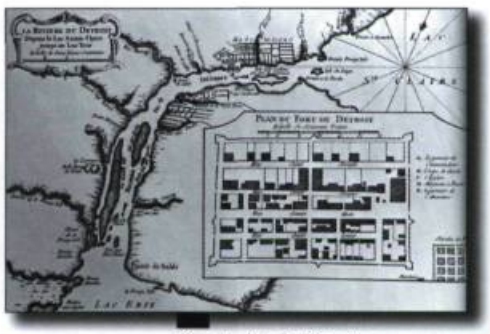
FRANCOPHONE, PUIS... ANGLOPHONE

Le changement de gouvernement n'arrête pas l'émigration en provenance de la vallée du Saint-Laurent qui se poursuit jusqu'à la fin du siècle. Le père Boquet, curé de Sainte-Anne à Détroit écrit à son supérieur, en 1770, pour lui dire que de nouveaux colons arrivent quotidiennement. Il va même jusqu'à prétendre que la population de Détroit dépassera bientôt celle de Montréal. Toutefois, la fin du Régime anglais et l'arrivée des Américains, en 1796, freinent presque complètement l'émigration francophone vers Détroit. De surcroît, la ville entière est détruite par un grand incendie, en 1805, et sa reconstruction ne s'effectuera pas sous le signe de l'architecture française. Après la guerre de 1812, une émigration massive en provenance de la Nouvelle-Angleterre place rapidement les habitants francophones du côté américain en position minoritaire et marginale; du côté canadien, la langue française survit, mais le peuplement du Haut-Canada, jusque-là majoritairement francophone, par des colons des îles Britanniques coupe la population de Détroit des autres centres canadiens-français.

UNE PRÉSENCE FRAGILE... DU CÔTÉ NORD

Le XIXe siècle coïncide avec le développement rapide de Détroit comme centre de commerce et de manufacture, qui mènera à l'établissement de l'industrie de l'automobile, au début du XXe siècle. Le fait français enterré par les mouvements démographiques, effacé par l'incendie de 1805 et absorbé dans un déploiement culturel débordant de vitalité et d'originalité n'est plus guère visible dans la *Motor City* d'aujourd'hui. Outre les noms de certaines rues, tels que Livernois, Dequindre, Beaubien, Joseph-Campeau, les témoignages physiques se font très rares. La toponymie locale a aussi conservé les noms de River Rouge, Ecorse, Grosse Pointe, Grosse Isle et bien d'autres. En ce qui concerne le patrimoine bâti, il ne reste que l'église Sainte-Anne, située dans un quartier aujourd'hui hispanophone. Construite en 1887, cette magnifique église (la quatrième depuis l'arrivée de Cadillac) a conservé son décor original, où l'on peut toujours voir les inscriptions françaises sur ses vitraux et ses différentes stations du chemin de croix.

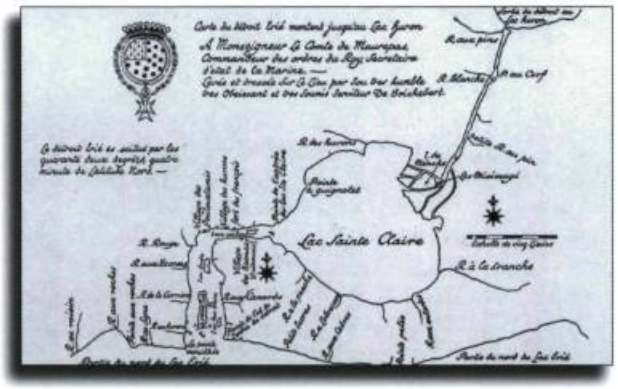
UNE RIVE SUD À L'ACCENT FRANÇAIS



Plan du fort de Détroit en 1763 provenant de l'Atlas de Jean-Jacques Bellin. (Archives de l'auteur).

La présence francophone de Détroit se porte beaucoup mieux sur la rive sud de la rivière. De la première colonie de la Petite Côte, établie en 1749, le peuplement francophone s'étend tout le long de la rivière et de la côte sud du lac Sainte-Claire. Renforcés par l'arrivée d'une nouvelle vague d'immigration québécoise dans la deuxième moitié du XIXe siècle, les francophones fondent des paroisses et des villages le long du lac Sainte-Claire et même au-delà de la rivière Thames, dans le comté de Kent. Quoique la ville de Windsor, en face de Détroit, soit aujourd'hui majori-tairement anglophone et multiculturelle, une vive présence française est encore nettement perceptible dans la ville et ses environs. Le réseau scolaire, les médias, les associations culturelles, tous établis au terme de longues luttes, assurent la survivance de la communauté, en plus de travailler à faire en sorte que les Grandes fêtes du tricentenaire ne soient pas un simple exercice nostalgique, mais un point de départ pour l'avenir.

Il existe de nombreux sites historiques susceptibles d'intéresser les visiteurs qui seront présents aux célébrations du tricentenaire de Détroit. À Windsor même, on peut visiter la Maison François-Bâby, construite en 1812, qui est maintenant un musée communautaire. L'église de L'Assomption, qui dessert la plus ancienne paroisse en Ontario, fut construite en 1845. À l'extérieur de la ville, on peut également visiter les églises historiques des localités de Rivière-aux-Canards, Saint-Joachim, Saint-Pierre et Pointe-aux-Roches.



Carte du lac Sainte-Claire par Henri-Louis Deschamps de Boishébert (1730). (Archives de l'auteur).

À Détroit, la Burton Historical Collection de la bibliothèque municipale contient des centaines de documents du Régime français. Pour sa part, le Detroit Historical Museum, raconte l'époque française dans son exposition permanente. Enfin, il y a la ville de Monroe, située à 50 km au sud de Détroit et où la langue française a survécu jusqu'aux années 1950. Appelée anciennement Rivière-aux-Raisins, Monroe comprend quelques sites historiques qui datent de l'époque française, comme le poste de traite Navarre.

Marcel Bénétau est ethnologue.

Pour en savoir plus :

Quelques sites Web utiles :
http://www.tricentenaire.org

http://francoroute.on.ca - cliquer >Tourisme>Sud-Ouest

Karen Stopskopf Harding. *Architecture française en Ontario.* Sudbury, Prise de Parole, 1987.

Peter Gavrilovich et Bill McGrawé. *The Detroit Almanac. 300 Years of Life in the Motor City,* Détroit, Detroit Free Press, 2000.

Gilles Havard. *La Grande Paix de Montréal de 1701. Les voies de la diplomatie franco-amérindienne.* Montréal, Recherches amérindiennes au Québec, 1992.

Ernest Joseph Lajeunesse. *The Windsor Border Region, Canada's Southernmost Frontier; a Collection of Documents.* Toronto, Champlain Society, Ontario Series, n° 4, 1960.

Helen Hornbeck Tanner. *Atlas of Great Lakes Indian History. The Civilization of the American Indian Series, v. 174.* Norman et London,
University of Oklahoma Press, 1987.

Richard White. *The Middle Ground. Indians, Empires, and Republics in the Great Lakes Region, 1650-1815.* Cambridge, The Cambidge University Press, 1991.

Artefact 2001
sculptures urbaines
10 artistes
SUR LE CANAL DE LACHINE
Juillet, août, septembre 2001
Commissaire invité : GILLES DAIGNEAULT
Artistes participants : JEAN-PIERRE AUBÉ, PIERRE BOURGAULT
HERMÉNÉGILDE CHIASSON, COZIC, MICHEL DE BROIN
MICHELLE HÉON, MARIE-CHRYSTINE LANDRY
FRANCINE LARIVÉE, JOHN MCEWEN, MICHEL SAULNIER

LE CENTRE DE DIFFUSION 3D ET SA FILIALE LE CENTRE D'ART PUBLIC REMERCIENT DE LEUR SOUTIEN FINANCIER : Parcs Canada, Patrimoine canadien, ministère des Affaires municipales et de la Métropole, Conseil des arts et des lettres du Québec, Emploi-Québec, Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal, Maison de la culture Marie-Uguay, Tourisme Montréal ; ainsi que ses partenaires privés : Collection Loto-Québec, Brasseries Molson, Domtar, les produits de marque Liberté, Imprimerie Interglobe, Tristan & America, Maison Alfred Dallaire, Atelier de reliure d'art La Tranchefile, Restaurant Modigliani.

PHOTOS : PARCS CANADA

LE TEMPS DES ALLIANCES
La Grande Paix de Montréal de 1701

Sous la direction de Gilles Havard

PRÉSENTATION
Le temps des alliances : la Grande Paix de Montréal de 1701
Gilles Havard

ARTICLES
Les lieux de la Paix de 1701, et autres considérations sur les campements amérindiens à Montréal (note de recherche)
Laurence Johnson
Les signatures amérindiennes : essai d'interprétation des traités de paix de Montréal de 1700 et de 1701
Yann Guillaud, Denys Delâge et Mathieu d'Avignon
Les origines de la Fédération des Sept Feux
Denys Delâge et Jean-Pierre Sawaya
Vivre comme frères : le rôle du registre fraternel dans les premières alliances franco-amérindiennes au Canada (vers 1580-1650)
Peter Cook
« Des esprits à soi » : les chefs dans l'alliance franco-amérindienne du Pays d'En Haut (1660-1715)
Gilles Havard
Des Iroquois aux Tupinambas et retour, ou réflexions sur la guerre amérindienne
Emmanuel Désveaux
La Ligue des Iroquois : une « paix » d'espace, de temps et de parenté
Adriano Santiemma

ACTUALITÉS
John Ciaccia et les « factions » iroquoises : de la Grande Paix de 1701 à la Grande Guerre de Montréal de 1990
Pierre Trudel

recherches amérindiennes au québec
Volume XXXI, n° 2, 2001

Faites parvenir votre commande à (paiement par chèque ou carte Visa) :
Recherches amérindiennes au Québec 6742, rue Saint-Denis, Montréal QC, Canada H2S 2S2

Ce numéro	(31-2)	18,40 $ (TTC)		
Frais de port	(Canada)	3,50 $	(Étranger)	4,00 $

Abonnement d'un an (3 numéros) (taxes et port incl.)

Étudiant	35 $	
Régulier	45 $	(à l'étranger 55 $)
Institution	55 $	(à l'étranger 65 $)

Abonnez-vous et consultez notre site Web : www.recherches-amerindiennes.qc.ca